
Mackenzie King : le jeune journaliste

par Arthur Milnes

Presque tous les premiers ministres du Canada ont été des avocats, mais pas celui qui a le mieux réussi de tous. Sir John A. Macdonald est entré à 15 ans au service d'un avocat de Napanee, en Ontario. Brian Mulroney a fait ses premières armes dans la basoche montréalaise. Les exploits juridiques de John Diefenbaker sont légendaires dans les Prairies.

Mais William Lyon Mackenzie King, lui, n'a jamais mis les pieds dans un tribunal ou une étude. Celui qui a occupé le poste de premier ministre du Canada le plus longtemps est entré en politique après avoir gagné sa vie comme journaliste dans la Toronto victorienne des dernières années du XIX^e siècle.

King a dirigé le Canada pendant 22 ans, plus longtemps que Macdonald, mais ce n'est pas à ce titre qu'on se souvient de lui. Lorsqu'on pense à Mackenzie King, on pense d'abord aux séances de spiritisme au cours desquelles il s'entretenait avec sa mère et d'autres personnes décédées. On se souvient aussi de son volumineux journal, qui ne cesse de captiver et de déconcerter les étudiants et les historiens.

Mais rares sont ceux qui savent qu'il a aussi été journaliste. En fait, les articles qu'il a écrits dans le *Globe* et le *Daily Mail and Empire* entrent pour beaucoup dans sa décision de devenir un homme public. King n'est pas entré dans le journalisme par hasard. Son grand-père, nul autre que William Lyon Mackenzie, l'âme de la rébellion de 1837 dans le Haut-Canada, était éditeur et rédacteur en chef. De nos jours encore, le *Toronto Historical Board* exploite une presse du XIX^e siècle dans la demeure de Mackenzie, rue Bond. Et le père de King, John King de Berlin (aujourd'hui Kitchener), en Ontario, était éditeur et a collaboré toute sa vie au *Berlin Telegraph*.

Mackenzie King n'a que 16 ans lorsqu'il s'inscrit à l'Université de Toronto à l'automne de 1891. Peu après, on voit son nom apparaître dans le journal étudiant, le *Varsity*, où il sert de rédacteur adjoint et de chef des nouvelles sportives avant d'obtenir son diplôme en 1895. Pendant ces années, il se fait un devoir de soumettre régulièrement des articles au *Globe* sur la vie universitaire. Son premier article du *Globe* serait un

compte rendu en date du 5 octobre 1893 de la victoire de l'Université de Toronto sur l'*Upper Canada College* au rugby. Il offre les mêmes services au *Saturday Night*, mais sans succès.

Il compte poursuivre ses études, mais n'ayant pu obtenir une bourse, il doit se trouver du travail. À l'automne de 1895, il entre comme journaliste au *Globe* pour la somme fabuleuse de 7 \$ par semaine. Ce n'est pour lui qu'un pis-aller, mais il écrit dans son journal qu'une année dans le journalisme sera «une année supplémentaire d'expérience dans la grande école de la vie».

King est chargé de couvrir la scène policière et judiciaire. «Aujourd'hui mon itinéraire était tout en zigzags. Ce matin, j'étais au tribunal de police, dressant des listes d'ivrognes, de vagabonds, de cambrioleurs, [...] des cas de refus de pourvoir et ainsi de suite. Cela m'a tenu occupé jusque vers midi», écrit-il dans son journal le 13 mars 1896.

Il reste près de neuf mois au *Globe*, où il gagne 275,75 \$, puis va poursuivre ses études à Chicago à la fin de 1896.

Lorsqu'il revient à Toronto à l'été de 1897, il se tourne à nouveau vers le journalisme parce qu'il doit gagner sa vie. Son séjour au *Daily Mail and Empire* a joué un rôle déterminant dans sa décision de se rendre à Ottawa et d'entrer en politique.¹

En septembre 1897, King passe 12 jours à préparer et à rédiger un article de fond sur les conditions de vie et de travail des classes pauvres de Toronto. Ce qu'il voit le marque profondément. «Quelle journée j'ai passée aujourd'hui à constater l'oppression de l'homme par l'homme», confie le jeune homme de 22 ans à son journal après avoir visité un atelier de misère. Les quatre articles d'une page ont paru dans les éditions du samedi du *Mail and Empire* en septembre et en octobre 1897. Les lecteurs y trouvaient une description crue de la saleté et de l'oppression qui composaient la vie quotidienne de milliers de travailleurs de Toronto, pour la plupart des immigrants.

Il présente à ses lecteurs une ouvrière du vêtement d'une cinquantaine d'années qui «pouvait à peine parler à cause d'une toux qui lui arrachait la vie». Elle avait travaillé dans le vêtement presque toute sa vie comme ses filles d'ailleurs. «Une petite fille de 16 ans, maigre et chétive, se tenait à ses côtés. Elle racontait comment elle avait travaillé pendant huit ans pour une maison de gros, la plupart du temps pour deux dollars par semaine. Elle comptait maintenant aider sa mère à la

Arthur Milnes est étudiant diplômé en journalisme au collège Ryerson de Toronto.

machine», écrit King, ajoutant que sa soeur de neuf ans était elle aussi ouvrière.

King montre également l'envers de la médaille en la personne du propriétaire d'un atelier de misère qui emploie 15 personnes depuis une dizaine d'années. Quand le jeune journaliste du *Mail and Empire* lui demande combien il les paie, il répond, sans avoir l'air de rien : «Je travaille très fort moi-même et je fais du mieux que je peux. Je ne traite pas les hommes trop mal, mais je me rattrape sur les femmes. J'ai une fille qui peut travailler autant et aussi bien qu'un homme à 5 dollars par semaine. L'homme à côté d'elle en gagne 11.»

Les articles de King traitent également du surpeuplement des logements des immigrants demeurant à Toronto et du racisme à l'égard des noirs. Il y avait environ 800 noirs à Toronto, mais à cause du racisme, la plupart des hommes s'en allaient parce qu'ils avaient de meilleures chances aux États-Unis. King rapporte un cas récent de racisme chez les militaires qui attristait la communauté. «Les noirs ont été particulièrement peïnés lorsqu'un des leurs, après avoir joué pendant six mois dans la musique du régiment de la ville et après avoir reçu son uniforme, s'est vu refuser l'admission au moment même où il allait prêter serment sous prétexte qu'il aurait l'air d'un cheval noir parmi des blancs», écrit King.

Fort de cette documentation et avant la publication de ses articles, le fougueux jeune homme se rend avec son père chez un ami de la famille à qui il raconte ce qu'il a vu dans les taudis et les ateliers de misère de Toronto. Cet ami s'appelait William Mulock, ministre des Postes dans le gouvernement nouvellement élu de sir Wilfrid Laurier.

King informe le Ministre que les ateliers de misère vivent essentiellement des contrats d'habillement de la milice et du ministère des Postes. C'était là une situation que le premier gouvernement libéral du Canada en 25 ans ne pouvait tolérer, et King le savait.

Mulock demande sur-le-champ au journaliste de rédiger un rapport sur ce système d'exploitation. Une semaine plus tard, il annonce que son ministère va modifier les contrats

d'habillement. En octobre, sir Wilfrid Laurier, ayant entendu parler du travail de King, fait ajouter aux contrats de l'État des clauses sur les heures de travail, le salaire et les conditions d'hygiène des travailleurs. King avait réalisé le rêve de tout journaliste d'enquête : réformer les abus.

Ce n'était pas mal pour un homme de 22 ans et King s'en rendait bien compte. «C'est le premier rôle influent que j'ai joué dans l'histoire politique du Canada», écrit-il dans son journal.

Pour Bernard Ostry, biographe de King et ancien président de TVOntario, il faut se garder de porter King aux nues dans cette affaire. «Quand on songe à ceux qu'il considérait comme ses maîtres et au travail qu'il a fait pour les Rockefeller, on ne peut s'empêcher d'avoir des doutes,» nous dit Ostry, rejoint à son domicile de Toronto. «Bien que probablement sincère, l'intérêt profond qu'il portait aux faibles et aux opprimés s'alliait à un ardent désir d'être connu des riches et des puissants,» ajoute-t-il.

Ostry a peut-être raison de douter des motifs qui ont poussé King à entrer en contact avec le ministre des Postes, mais il ne faut pas minimiser pour autant ce qu'il a accompli dans cette affaire.

De toute façon, Laurier et Mulock ont été très impressionnés par le jeune Mackenzie King. Aussi, trois ans plus tard, ils l'invitent à se joindre à eux comme rédacteur de la nouvelle *Gazette du travail*. Une fois à Ottawa, King se met à gravir les échelons qui le mèneront au bureau du premier ministre. ■

Note

1. Comme le *Daily Mail and Empire* est alors connu pour ses sympathies conservatrices, un des amis de King s'étonne encore qu'il ait accepté d'y travailler. «Il ne m'a jamais parlé de sa carrière de journaliste», nous dit son ancien secrétaire et confident, Jack Pickersgill, 86 ans, rejoint à Ottawa. «Mais je me rappelle avoir trouvé surprenant qu'il ait accepté de travailler pour un journal aussi conservateur.» Ce renoncement à l'esprit de parti est sans doute dû au souci de la matérielle.